

# Éditions Rue de l'échiquier

écologies

éditoriales



Ouvrir la  
boîte de  
Pandore

---

Comment s'organisent les éditeur·ices  
qui travaillent avec l'exigence  
de repenser les chaînes productions  
et diffusions de leurs livres pour  
prolonger dans une pratique  
l'engagement politique de leur  
ligne éditoriale?

Les entretiens de cette série  
retracent le parcours de structures  
de publications indépendantes  
qui oeuvrent au quotidien le livre  
imprimé avec une cohérence  
écologique globale : écologique  
dans leur choix de fabrication,  
dans les valeurs sociales des relations  
professionnelles,  
et des enjeux symboliques.

Face à l'inertie générale d'une  
surproduction globalisée de l'édition  
française, cette collection relaie les  
voix de celles et ceux qui construisent  
une voie alternative pour faire des  
livres soutenables.

Dans les marges d'un système  
industriel, la question du design ne  
saurait être posée sans penser ce  
qui relie l'ensemble des maillons  
de la chaîne du livre : ces entretiens  
racontent de l'intérieur le soin  
porté à l'écosystème de l'édition  
indépendante et le souci constant  
de le préserver dans des contextes  
économiques fragiles.

---

---

Afin de comprendre l'origine des préoccupations écologiques au centre de votre maison d'édition, pouvez-vous nous introduire à l'histoire de la Rue de l'échiquier en nous racontant ce qui précède la naissance de cette maison d'édition?

---

T. C'est bien large, je vais essayer de synthétiser même si c'est un parcours malgré tout assez classique, comme étudiant en lettres puis en master d'édition à l'époque, un DES de lettres appliqué aux techniques éditoriales à Paris III. Le début de ma carrière d'éditeur prend la forme du salariat dans des grands groupes d'édition, jusqu'à Hachette. Très vite j'ai fait le constat d'un décalage entre ce que Françoise Verny appelle « *le plus beau métier du monde* », parce qu'un métier de passeur et d'intermédiaire entre auteur·ices et lecteur·ices, un quotidien qui rend possible l'expression d'une curiosité multiforme et, pour faire simple, un modèle de contrôle et de gestion de ces grandes structures qui prennent toutes leurs décisions en fonction d'un seul et unique cap qui est la rentabilité. Quoi qu'on dise, et quels que soient les enrobages que l'on déploie pour rendre acceptable la prise de conscience de cette réalité, je souffrais beaucoup dans ces maisons-là, d'un sentiment de décalage, de schizophrénie, même si je sais que le terme est trop fort. J'avais l'impression de participer à une grande machine devenue folle, ou l'important n'était pas d'accomplir les aspirations humanistes en éditant des livres qui nous apportent du sensible et de la clarté, mais d'aller essentiellement tailler des croupières à la concurrence et de tout faire pour être plus rentable.

Je pense que des choses se jouaient avec la hiérarchie assez inconfortable de ces structures, souvent faites de relations tronquées et de jeux de pouvoir. J'étais déprimé par ces dépendances hiérarchiques et les conditions dans lesquelles on vit ce métier. Je me souviens que le groupe Hachette était installé quai de Grenelle, dans un immeuble constitué de bureaux similaires à des cellules cloisonnées comme on en trouve dans un monastère, qui me donnaient l'impression d'être dans une chambre d'hôpital capitonnée. Ces espaces traduisent un management de l'isolement, nous travaillions chacun·es indépendamment et n'étions pas connecté·es, nous traversions des sortes de longs couloirs cloisonnés, logé·es dans de petits espaces et cela me rendait assez malheureux. Nous n'étions autorisé·es à n'agir qu'à une seule étape de la production du livre, et n'avions aucune perspective sur l'activité des autres, et cela correspond je crois à une absence totale de pensée écologique.

Je suis parti de manière inespérée à la suite d'un licenciement d'Hachette Éducation et j'ai profité de mon chômage pour m'interroger et comprendre ce que j'avais envie de faire. Je venais d'avoir un deuxième enfant, toute cette période était assez bousculante. J'avais envisagé une réorientation, ouvert tous les horizons, puis les mois passant, j'ai constaté que le métier que j'avais envie de faire était celui que j'avais choisi à mes 20 ans. J'ai remis les pieds dans l'édition en suivant une formation de création d'entreprise avec l'Apec<sup>1</sup> et m'extraire des dépendances perverses que j'ai connu dans les grands groupes. J'ai créé en 2003 avec une ancienne collègue une structure de packaging éditorial<sup>2</sup> qui s'appelait AA Éditions, puisque je ne me sentais pas encore prêt à créer à ce moment-là ma première maison d'édition. J'ai pu mettre au service d'autres maisons le savoir-faire que j'avais acquis durant mes dix premières années d'activité professionnelle, et nous facturer correctement dans une position qui est assez confortable, puisque nous éditons sans investissement si ce n'est du temps. Nous étions dans l'attente d'une idée pour lancer notre maison d'édition, et cela nous a permis de nous payer assez chichement pendant trois quatre années, le temps d'anticiper les besoins financiers du prochain projet.

C'est en 2007, à l'occasion d'un voyage en famille au Burkina Faso pour rendre visite à un ami qu'est née l'envie de me lancer. Il avait développé une activité de recyclage textile pour le Relais, une association qui, en France, fait de l'insertion sociale par la reprise de vêtements usagés par la revente d'occasion. Il avait pu restaurer sur place tout un ensemble de pratiques artisanales traditionnelles qui avaient été attaquées par la mondialisation. J'étais impressionné par le sens de son travail, par son inscription territoriale, la création de 200 emplois et l'impact du salariat sur la vie des individus dans un pays comme le Burkina Faso. Un peu avant la crise financière des Subprimes, j'ai eu l'impression de voir quelque chose s'inventer : l'économie solidaire et sociale était encore une petite lumière à l'horizon. Et pour faire le pont avec mon métier d'éditeur, j'ai pensé tenir quelque chose digne d'intérêt, d'abord à titre personnel, mais aussi dans le contexte de notre économie libérale qui allait déjà dans le mur. J'ai voulu rencontrer la personne à l'origine du Relais, et c'est

1

L'Association pour l'emploi des cadres est financée par les cotisations des cadres et des entreprises, et permet a pour objectif d'orienter et conseiller par divers prestations les cadres sur le sujet de l'emploi et du travail.

2

Le packaging éditorial consiste à concevoir et réaliser des livres tant que prestataire de service : les ouvrages produits sont commandés par une maison d'édition qui les publiera en son nom et pour son compte.

comme ça que de retour en France, j'ai pu m'entretenir avec Pierre Duponchel<sup>3</sup>, et que m'est venue ma première idée de livre. L'ESS a beaucoup à voir avec l'écologie puisqu'il s'agit d'une écologie relationnelle, de créer une activité qui soit respectueuse des fe-hommes et des territoires et ne met pas le profit au centre de tout. Évidemment il fallait tirer le fil de cette idée pour développer un vrai concept de collection : c'est comme ça qu'est née « Conversations solidaires », des livres d'entretiens de figures emblématiques de l'ESS.

Bien évidemment, les sujets que l'on porte nous traversent. En découvrant en profondeur la pensée de l'ESS, j'ai pu plonger dans la dimension écologique qui était présente chez chacun d'eux, et comprendre l'importance capitale de l'écologie dans le futur m'a poussé à imaginer d'autres collections. Dans la foulée, nous avons publié la collection « Conversations écologiques », mais aussi la collection « Initiales » basée sur la traduction de livres de références dans le champ de l'écologie. C'est d'ailleurs assez amusant de constater que *Biomimétisme* de Janine Benyus, notre première traduction, est venu quasiment au moment où Baptiste Lanasseze<sup>4</sup> publie la traduction de *Printemps Silencieux* de Rachel Carson. Les années 2010 représentent la mise en place d'une vraie politique éditoriale écologique, une sorte d'émulation entre plusieurs acteurs chacun de son côté, alors que jusque-là, il y avait une sorte d'indifférence du public pour ces questions-là. Je pense que l'on ne sort pas indemne, par exemple de la traduction par Agnès El kaïm du rapport Meadows<sup>5</sup>. En rencontrant des auteurs et leur travail, on se retrouve catapulté dans la réalité des enjeux écologiques, que ce soit l'érosion de la biodiversité ou évidemment le changement

3

Ingénieur de formation, Pierre Duponchel a quitté le secteur agro-alimentaire pour s'impliquer dans la création d'emplois au prémice de l'économie solidaire et sociale avec l'association le Relais, à la suite de son expérience dans un conseil d'administration d'une communauté Emmaüs.

4

Baptiste Lanasseze est philosophe et fondateur des éditions Wildproject, consacrées aux pensées de l'écologie dont *Le livre est-il écologique?* en 2020. Installé à Marseille, il est aussi co-fondateur des Sentiers Métropolitains en 2017, un réseau proposant un label pour améliorer les conditions d'accueil et d'hospitalité du territoire, à élaborer des productions éditoriales, à associer des communautés d'habitants et d'experts à la vie du sentier par la pratique de la randonnée urbaine.

5

Le rapport Meadows, intitulé "The Limits to Growth", publié en 1972, a analysé les conséquences de la croissance économique illimitée sur les ressources terrestres. Il prédisait que la poursuite permanente de la croissance économique serait confrontée aux limites écologiques de la planète d'ici le XXI<sup>e</sup> siècle, entraînant un effondrement économique et environnemental.

climatique et en même temps je découvre les pans de la chaîne du livre qui m'étaient inconnus dans mon ancienne vie d'éditeur au sein des grands groupes. Je découvre l'imprimerie, la diffusion et la distribution à la création de Rue de l'Echiquier, elles deviennent alors partie prenante d'une vision d'ensemble de notre métier, qui permettent de comprendre l'implication industrielle des livres et le coût de leur matérialité m'est apparue sensible et perceptible.

---

Si c'est l'organisation du travail au sein d'une entreprise a été le lieu d'une forte critique de ton milieu professionnel, comment construis-tu aujourd'hui cette écologie des relations à l'intérieur de ta maison d'édition? Est-ce que l'on peut parler d'écologie au-delà des conséquences néfastes de la production et de la diffusion industrielle des livres?

---

*T.* En l'occurrence, vis-à-vis des auteurs à Rue de l'échiquier on pratique l'édition à compte d'éditeur<sup>6</sup>, dans la logique du respect absolu du contrat mis en place en 2013 par le Conseil général des écrivains et du SNE<sup>7</sup>, soit un cadre qui est toujours respectueux de la loi et en particulier du code de la propriété intellectuelle. On n'est pas obligatoirement pionniers et inventeurs de nouveaux modèles en l'espèce. Mais au-delà de la question du cadre contractuel et de l'intéressement financier des auteurs, il y a d'abord un investissement humain, une implication de chacun d'entre nous dans la mise au point de leur livre et dans ensuite leur promotion. C'est essentiellement le fait de considérer chaque livre que l'on publie comme un événement en soi, parce que, justement, on considère que ce livre-là apporte quelque chose de différent, de nouveau, qui va nous pousser à le défendre même si parfois on a aussi des auteur·ices déçu·es. On a aujourd'hui 250 livres au catalogue, tout ne peut pas être parfait. Au cœur de nos démarches éditoriales, on défend et choisit des livres qui sont des prises de risque à chaque fois, justement parce qu'on s'attaque à un travail permanent de défrichage, contrairement à ce que j'appelle des livres de reproduction, des concepts qui sont dénaturés par la

6

L'édition à compte d'éditeur est encadrée par un contrat de session de droits d'auteur à une maison d'édition qui s'engage à prendre en charge l'entièreté des coûts de fabrication et de communication de l'ouvrage. Elle peut aussi engager un à valoir, somme donnée à l'avance à un.e auteur.ice pendant la période de reprise d'un manuscrit ou d'écriture d'un livre.

7

Le Syndicat National de l'Édition est l'organe professionnel représentatif des éditeurs français. Il fédère petits, moyens et grands éditeurs originaires de toute la France et représente l'ensemble des secteurs éditoriaux.

répétition de contenus proche du clonage dans les rayons de librairie. En ce sens, c'est écologique de s'interroger à chaque fois sur ce que l'on publie, sur le caractère original et unique de nos textes et c'est différent des logiques de courses aux niches qui deviennent des poules aux œufs d'or passagères. Et je crois pouvoir dire que chacun des livres qu'on a publié a été édité avec le maximum d'implication possible de la part de l'ensemble de l'équipe, et que notre production ne participe pas (comme tout éditeur indépendant) à la surproduction, mais plutôt à la biodiversité. Effectivement, être un bon écologiste, c'est aussi penser le calendrier des publications à une vitesse qui nous préserve de l'épuisement à la tâche. On a quatre salariés à proprement parler et régulièrement un ou une stagiaire. C'est un challenge permanent d'établir un lien dans la durée, un lien de confiance qui accepte aussi les frictions et le conflit dans des dynamiques constructives lorsque les choses ne marchent pas... Mais je serai bien incapable d'écrire un bon livre sur le management d'une maison d'édition indépendante!

En tout cas je suis convaincu que le social est bel et bien un sujet écologique : par exemple, la loi sur l'économie sociale et solidaire votée en 2014, l'initiative de Benoît Hamon prévoit, pour l'attribution de ce fameux agrément ESU, entreprise solidaire d'utilité sociale, une échelle de salaire de 1 à 20. C'est à dire qu'on parle éventuellement d'un salaire net capé à 25 000 € net aujourd'hui et quand même être considéré comme faisant partie de l'économie sociale et solidaire. À mes yeux cela n'a aucun sens, et je pense nécessaire de revoir ce modèle : entre le dernier entrant de notre maison d'édition et moi et mes 30 années de carrière, il y a une différence de salaire qui est de 1 à 2. Et pourquoi nous n'avons pas tous le même salaire? On pourrait aussi être sur une échelle de 1 à 1, mais notre choix s'est fait en considérant les situations personnelles des uns et des autres. J'ai 52 ans et cinq enfants à charge, et je pense que cette échelle établit des pondérations qui ont le souci d'être ancrées dans la réalité de chacun. Je pense que tout cela passe par une cohérence des choix au quotidien, qui sont les vrais orientations d'une manière d'envisager radicalement les alternatives du métier. Le choix de notre distributeur distributeur Harmonia Mundi par exemple en fait partie. Quand je visite les stocks à Arles, je vois les traces d'une histoire entrepreneuriale presque artisanale dans ces vieux corps de ferme. De ce que j'en sais et j'y passe une journée tous les deux mois, il y a là-bas une approche humaine de ce métier, très loin des actuelles mécanisations à outrance qui existent dans d'autres structures, et rappellent

sans exagération le travail à l'usine des *Temps Modernes* de Chaplin. Je ne sais pas si je réponds à ta question, mais je crois que cela représente déjà une orientation qui signe un engagement dans la manière de pratiquer notre métier.

---

J'imagine que depuis 2010, tu as pu constater une évolution majeure de la place de l'écologie dans nos pensées et dans l'interprofession du livre. Mais si ces pensées sont diffusées et que les enjeux sont plus exposés, les dynamiques qui sont à l'œuvre aujourd'hui sont-elles suffisantes? Comment penser les critères nécessaires d'une radicalité écologique, et comment s'applique ton engagement écologique à l'intérieur de ta maison d'édition, en dehors des voix et thèmes de ton catalogue?

---

T. En termes d'initiatives et de réflexions sur l'écologie de nos métiers, je pense qu'il y a encore une inertie considérable. Les véritables chantiers sont menés par des petits groupes véritablement impliqués dans le changement de nos pratiques, et il reste une grande majorité d'éditeurs dont le souci demeure la rentabilité à tout prix, qui les fait en permanence basculer vers des solutions de moindre coût. Mais même aujourd'hui, pour avoir des amis chefs de fabrication dans des grands groupes d'édition, le seul critère de sélection d'un imprimeur lors d'un appel à projet, c'est le prix, c'est le prix et peu importe que cet imprimeur soit en Thaïlande, en Slovaquie. Dans ces contextes, ne compte ni le respect des droits sociaux des employés, des ouvriers dans ces entreprises, soit ou non respecté, ni que le type de papier proposé soit discutable, même si annoncé comme étant labellisé, on sait bien<sup>8</sup>.

Donc ce qui change vraiment de la part de la profession, globalement, c'est le discours, sans aucun doute. On voit quasiment chaque jour apparaître une charte sur les valeurs environnementales des uns et des autres. Tout le monde y va de ses grandes déclarations et parfois d'un enfumage qui est vraiment grossier. Par exemple, le SNE va nous expliquer que le pilon est un processus de recyclage, et l'on se fout littéralement de la réalité des choses puisque la réalité est une destruction, par surproduction d'une matière première qui provient en partie de l'exploitation de forêts vierges... et pendant ce temps les éditeurs sont toujours exonérés de

8

Si 98% de la production annuelle de livre en France se fait aujourd'hui avec des papiers labellisés, ces derniers ne sauraient constituer une réelle alternative écologique aux impacts actuels de la fibre papier, même si certaines sont plus rigoureuses que d'autres. La pâte à papier résulte le plus souvent d'un croisement de fibre de différentes essences, dont les sources proviennent de contextes sociaux-économiques variables et mondiaux.

la taxe RSE sur ce pilon<sup>9</sup>. Ceux qui détiennent le pouvoir économique ont la volonté stratégique de maintenir l'illusion que le livre est une exception au-delà des autres biens de consommation, et l'attachement symbolique des français à cet objet est employé au service de la poursuite du business, as usual. Il faut alors distinguer ceux qui tiennent des discours sincères et agissent pour un changement, d'un courant majoritaire encarté dans la pensée capitaliste.

En découvrant avec ma maison d'édition l'outil industriel du livre, j'ai découvert la réalité du gaspillage que constitue le traitement des retours<sup>10</sup>, lesquels terminent souvent au pilon. Je ne pouvais pas en rester là à produire ou à véhiculer des messages qui soient vertueux dans leur contenu, tout en continuant d'entretenir ce cycle. C'est comme ça qu'en 2010, un an après la création de la maison et avec d'autres éditeur-ices comme éditions Pour Penser, éditions Plume de carotte et éditions la Plage, nous nous sommes organisés pour commencer un travail de sensibilisation du soin de la planète, à l'occasion du Salon du livre de Paris. Notre collectif informel s'est appelé le Collectif des éditeurs écolo-compatibles et s'est intéressé aux limites de l'empreinte carbone dans nos métiers, et nous dénoncions le pilon. Cette année-là, seulement 50% de la production en France utilisaient des papiers labellisés ou recyclés. Nous voulions produire des livres de qualité en polluant moins. Après de nombreux échanges sur nos pratiques et nos convictions, nous avons élaborés une série de critères liés à l'empreinte écologique matérielle des livres, à savoir de ne pas imprimer à plus de 800 km de son lieu de stockage, d'utiliser uniquement des papiers labellisés ou recyclés et de faire don de nos livres défraîchis à des associations qui faisaient par exemple oeuvre d'alphabétisation. Plus tard, Jean-Luc Ferrant des éditions La Plage a obtenu la création d'une commission écologique et fabrication au SNE, dont je fais aujourd'hui partie. Avec les critères que l'on a instauré et que j'applique aujourd'hui,

9

la Responsabilité sociale des entreprises est contribution financière aux enjeux du développement durable, dont est exonéré le monde du livre. Elle relèverait d'une taxe de 3 centimes par ouvrage envoyé au pilon à leur éditeur, et pourrait représenter un total de 15 millions d'euros récoltés l'année 2019.

10

La politique dite des « retours » est un mode de distribution qui s'applique en France aux livres (soumis à une TVA de 5,5 %). Le libraire reçoit les livres que lui propose le distributeur (cela ne s'applique pas aux livres commandés expressément par le libraire) et les paie. On appelle ces livres distribués sans commande l'Office. Il a ensuite un an pour renvoyer les invendus (non-défraîchis ou abimés) qui lui sont remboursés, généralement sous forme d'un avoir. C'est le libraire qui paie les frais de port des retours puis l'éditeur qui paie le pilonnage, le stockage ou le ré-acheminement de ses propres ouvrages.

je suis loin de me considérer vertueux dans mon processus de fabrication, et chaque sujet revient à ouvrir une boîte de Pandore. Si je reviens au sujet du choix de papier, dépasser le cap de la labellisation est aussi nécessaire que complexe : cela demande à l'éditeur d'exiger à son papetier ou son imprimeur qu'il procure le profil papier d'une référence pour mesurer les pourcentages des différentes essences, souvent extraites de localisations différentes autour du globe.

---

En termes de fabrication et d'impression, la délocalisation en Europe de l'Est ou en Chine est couramment pratiquée et les statistiques de l'évolution de l'emploi dans ces métiers indiquent un appauvrissement du tissu industriel français dans ces secteurs. Est-ce que l'engagement d'imprimer à 800 kilomètres de ton lieu de stockage a un impact sur la qualité de fabrication de tes livres?

---

*T.* Alors, ce que j'aurais envie de dire sur ce sujet, c'est qu'effectivement, là aussi, on voit bien qu'il y a un discours politique de la part des grands groupes, mais aussi des politiques au service de ces grands groupes qui consiste à dire, par exemple, qu'en France nous n'aurions plus l'outil industriel suffisant pour assurer la production de livres. Moi, j'ai entendu de la part de certains membres du Syndicat national de l'édition dire qu'on ne pouvait plus aujourd'hui faire de livre relié en France, c'est-à-dire cartonné avec des cahiers cousus. C'est totalement faux : il existe aujourd'hui beaucoup d'imprimeurs, comme la Spec à Bourg-Péronnas ou Corlet à Condé qui ont leurs ateliers de façonnage en interne et le font très bien. Mais quand un responsable du SNE tient ce genre de discours auprès de ses confrères et consoeurs, d'une certaine manière, il les absout d'aller voir ailleurs en leur disant que finalement, oui, vous avez raison, il faut aller imprimer et faire relier vos livres en Europe de l'Est ou en Chine. Parce qu'en France on n'a plus le savoir-faire. Mais c'est un mensonge éhonté. Il faut rétablir le fait que l'on est pas contraint quand on est éditeur d'aller imprimer à l'autre bout du monde, sous prétexte que l'on aurait pas l'outil industriel suffisant chez nous. C'est un aussi aux politiques sur les territoires de répondre et rendre visible ces acteurs, ils ont un rôle là dedans.

Ceci étant, je ne pense pas que le circuit court soit réductible à un discours nationaliste, je m'en méfie. Autour de nous, en Espagne, Allemagne, Suisse et en Italie par exemple, qui font un très bon travail, même si cela a un coût et implique de payer délibérément 15 à 20% plus cher la fabrication de nos

livres. Tout cela relève d'une pensée systémique plus globale, qui nécessite de prendre de la hauteur. Je viens de publier *Pour une pensée systémique* de Donella H. Meadows, j'avoue être un peu obsédé par cette idée là- mais on ne peut plus continuer à se dire qu'à un problème va correspondre une solution, sans penser les choses dans leur ensemble.

---

Enfin, est-ce que tes différentes collections et ton catalogue donnent l'occasion de produire des expériences de fabrication sur le façonnage, le tirage, l'aspect du papier et la compréhension esthétique et physique générale de tes livres, tout cela dans une portée écologique?

---

T. J'adorerai pouvoir faire ça, c'est un chantier absolument crucial. On ne le fait pas, et on remet notre confiance à nos graphistes pour faire les choix les plus ajustés, de la même manière que l'on fait confiance à nos imprimeurs pour trouver conseil. Nos tests se font grandeur nature, dans le regard des lecteurs où l'on trouve parfois des critiques utiles. Je pense qu'il y a des initiatives qui sont prises en la matière qui sont passionnantes et que j'espère intégrer dans ma pratique. Le sujet va être de trouver le temps de bien le faire. Il y a en tout cas un moment où j'ai le sentiment de ne pas pouvoir être en maîtrise sur tous les aspects de la chaîne, et c'est pour ça que je construis cette relation de confiance avec mes salariés. Quand on fait appel à un.e graphiste, on aime son travail et on lui fait confiance jusqu'au bout, même si l'on peut avoir des avis constructifs sur un blanc tournant, une taille ou le choix d'un caractère... Mais cela me paraît nécessaire de laisser faire celui-elle qui est dépositaire du savoir faire pour avoir le dernier mot. Sans confiance on vit en médiocratie, dans la définition d'Alain Deneault, c'est-à-dire de céder à la tentation de s'en remettre à une omniscience supposée des individus au détriment des cultures spécialisées, et c'est aussi une des joies de ce métier de lâcher l'affaire et de laisser l'autre avoir raison.

## COLOPHON

Entretien mené par Valentin Chauveau, dans le cadre d'un stage de fin d'études à l'Association pour l'Ecologie du Livre.

Les typographies utilisées sont issue de la famille de caractère Freight, dessiné par Joshua Darden. Achevé d'imprimer en 2023 sur du papier Olin Regular blanc naturel 90g/m<sup>2</sup>.

- Dans la même collection :
- Publier, Protéger les marges  
Rencontre avec Fanny, Théo  
et Laurent, Burn~Août  
éditions
  - Ouvrir la boîte de Pandore  
Rencontre avec Thomas,  
éditions Rue de l'échiquier
  - Diffuser le livre  
en circuit-court  
Rencontre avec Sylvain  
et Benjamin, éditions  
du commun
  - Faire des livres, faire société  
Rencontre avec Simon  
et Florence, éditions Argyll
  - Colporter la presse au plomb  
Rencontre avec Vincent,  
éditions Voix de Garage
  - Changer le langage, le livre  
et le monde  
Rencontre avec Mathias  
et Naïn, éditions la Volte
  - Imprimer au moulin  
recontre avec Alexis,  
association Paradigme
  - Être juste, être radical  
Rencontre avec Florence,  
Damien et Valérie,  
205 éditions